

PAGES

MANQUANTES

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

10^{ME} ANNÉE. SAMEDI, 29 OCTOBRE 1892. VOL. XX, No 18

SOMMAIRE :

I Vingt-unième dimanche après la Pentecôte. — II Le Rosaire. — III La fête des morts. — IV Hommages à Christophe Colomb. — V Le T. R. P. Fabre, Supérieur général de la Compagnie des Oblats de Marie Immaculée. — VI Biographie. — VII Chronique. — VIII Aux prières.

VINGT-UNIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

« Le serviteur, rencontrant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, lui dit avec colère : Rends-moi ce que tu me dois. »

I. Mettons en parallèle les miséricordes infinies de Dieu à l'égard de l'homme, et les rigueurs de l'homme envers son prochain. Le serviteur qui avait obtenu la remise d'une dette de dix mille talents, réclame avec une implacable dureté le paiement de cent deniers qu'il avait prêtés à son compagnon. Si ce contraste nous frappe, faisons un retour sur nous-mêmes. Nous aussi nous avons été l'objet de grandes miséricordes ; mais sommes-nous toujours indulgents envers nos frères ? Que de fois notre susceptibilité se formalise et ne veut rien excuser, rien pardonner ! Que de fois, même au sortir du tribunal de la pénitence, nous nous montrons inflexibles dans la réclamation de nos droits ; et nous condamnons sans ménagements ceux qui manquent aux égards qui nous sont dûs ! Ces procédés nous scandalisent dans les autres : prenons garde de ne pas nous en rendre coupables nous-mêmes.

II. On ne saurait justifier l'inconséquence d'un chrétien qui

demande pardon à Dieu, et ne veut point pardonner lui-même à ses frères ! Si le pardon des offenses n'était qu'un conseil évangélique, il faudrait y avoir égard ; mais ce pardon est un précepte formel, précepte qui n'admet ni excuse, ni exception ; c'est la loi de la Charité appliquée à ceux qui nous ont offensés. Nous devons aimer non seulement ceux qui nous aiment, car les païens en faisaient autant ; mais nous devons aimer ceux qui ne nous aiment pas ; nous devons faire du bien à ceux qui nous font du mal, et bénir ceux qui nous maudissent. Pardonnez sincèrement à un ennemi cruel, c'est un acte qui peut coûter beaucoup à la nature ; mais aussi, dit saint Bernard, cet acte est une chose surnaturelle et toute divine, et nous ne sommes capables de l'exercer, à l'exemple de Jésus-Christ, qu'autant que l'esprit de Jésus-Christ nous anime et surmonte notre nature.

« Ne laissez jamais coucher le soleil, dit l'apôtre sans pardonner à ceux qui vous ont offensés. »

LE ROSAIRE

Les pages qu'on va lire sont extraites d'un sermon prononcé cette année à Notre Dame de Montréal, le jour de la fête du St-Rosaire, par M. l'abbé Gustave Bourassa.

L'orateur a analysé l'erreur des Albigeois et décrit le triste état où se trouvait plongé à cette époque le midi de la France. Il continue :

« Cette terre était si aride et si dure, les ronces et les épines avaient si longtemps absorbé sa substance et s'enchevêtraient si étroitement à sa surface, que la bonne semence pouvait y tomber à pleines mains sans pénétrer jusqu'à son cœur !

Mais le jour luit enfin où la Mère de Dieu descendit elle-même du ciel, pour révéler à Dominique le secret qui allait féconder ses sœurs et sa parole.

Elle lui apparut, dans un de ses sanctuaires, à une de ces heures fréquentes où il répandait aux pieds du Christ ses prières et ses larmes, et, pleine de douceur et de bonté, lui dit : « Dominique, mon fils, quand la Très Sainte Trinité voulut sauver le monde par l'incarnation du Verbe, elle commença son œuvre en m'envoyant un ange qui m'adressa la salutation angélique. Cette

prière est par là devenu le principe de la rédemption des hommes. Toi donc, aujourd'hui, si tu veux convertir les hérétiques endurcis, commence par la même prière : fais connaître et réciter par tous mon rosaire. » Elle dit et disparut, laissant au cœur de l'Apôtre un ineffable espoir, un tout nouveau courage.

Le remède était trouvé ! La source de vie avait jailli ! Elle coula bientôt à grands flots sur cette terre souillée d'erreurs et de crimes. La prédication et la récitation du rosaire émurent des âmes jusque-là rebelles à l'effet des plus entraînants sermons, des conférences les plus concluantes. On estime à près de cent mille le nombre des hérétiques ramenés par la prédication du rosaire, et l'on ne calcule pas celui des pécheurs convertis en même temps. Les armes même de la croisade dirigée, à l'appel d'Innocent III, contre les seigneurs albigeois, en reçurent d'inespérés secours.

Aussi, quand, sous les remparts de Muret, le 13 septembre 1213, je vois huit cents chevaliers catholiques, sous les ordres du vaillant et pieux Simon de Montfort, enfoncer et mettre en déroute les trente mille hommes de Toulouse et d'Aragon, commandés par le comte et le roi en personne, et par ce coup d'éclat tout l'effort de la coalition, l'œil de ma foi, dominant la poussière et le tumulte du combat, entrevoit dans l'azur profond du ciel de Provence, la Reine du Rosaire, jetant dans un des plateaux de la balance où oscille le sort des batailles, les milliers de roses de sa couronne de prières, et ce léger fardeau entraînant, comme un fêtu de paille, le monceau de cuirasses et d'épés entassées dans l'autre plateau par les nombreux et vaillants guerriers d'une cause impie.

Et, lorsqu'après quinze années de combats et de négociations diverses, je vois enfin la petite fille de l'hérétique Raymond mettre sa main de fiancée dans celle du père du saint roi Louis IX, et apporter en dot à la couronne de France le beau fleuron de Toulouse, le regard de ma foi s'élevant au-dessus de la pompe des noces princières et de l'habile lenteur des combinaisons diplomatiques, entrevoit une main douce et puissante qui ajoute aux domaines du royaume de Marie, Mère du Christ qui aime les Francs, un jardin superbe, embaumé des fleurs et des fruits naissants du Rosaire !

Cette page d'histoire, la première et la plus célèbre de celle du Rosaire, est-elle assez remplie, assez éloquente, Mes Frères ? Démonstre-t-elle assez victorieusement l'efficacité souveraine d'une prière chère à Jésus et à Marie ?

Mais il en est une autre, presque aussi fameuse, écrite trois siècles et demi plus tard. Permettez moi de vous la résumer plus brièvement.

Le 7 octobre 1571, deux flottes formidables étaient en présence dans les eaux grecques du golfe de Lépante. Quatre-vingt-cinq mille chrétiens, sous les plis d'un étendard marqué au monogramme du Christ, donné et béni par le Pape Pie V, venaient offrir la bataille à quatre-vingt-dix-mille Turcs, rangés sous la bannière de Mahomet. C'était le dernier effort et le dernier enjeu de la chrétienté menacée. Vainqueurs, les soldats de la croix repoussaient pour longtemps de leurs rivages les incursions des barbares d'Orient. Vaincus, ils livraient les portes de l'Europe à ces hordes impitoyables dont un des chefs suprêmes s'était un jour vanté qu'il mènerait son cheval à Rome, manger sur l'autel de la Confession de Saint Pierre. L'heure donc était solennelle, décisive. L'Europe anxieuse attendait l'arrêt de sa destinée, et l'Eglise priait. Or, ce jour-là, premier dimanche du mois, au moment où retentit sur les eaux de Lépante le premier coup de canon de la flotte ottomane, les confréries du Rosaire, dans le monde entier, lançaient au ciel leurs litanies et leurs *Ave Maria* suppliants, et le soir même, à cinq heures précises, le Pape Pie V, en son palais du Vatican, abandonnait tout à coup, en présence de quelques prélats, l'examen d'un travail important, marchait droit à sa fenêtre, pouvait, demeurait quelques instants absorbé dans une muette contemplation du ciel puis s'écriait, tout ému : « Ne parlons plus d'affaires : ce n'est pas le temps ! Courez rendre grâces à Dieu dans son église. Notre armée remporte la victoire ! » Or à cette même heure — les bulletins de la bataille en firent foi — les débris de la flotte ottomane couraient à toutes voiles se briser sur les récifs de la côte : cent trente de ses galères étaient aux mains des chrétiens ; son grand-amiral, Aliméezzén Jadé, n'était plus qu'un cadavre et trente mille des siens rougissaient de leur sang la mer qui allait bientôt parsemer de leurs corps tous les sables de la plage prochaine.

Encore une victoire, encore un triomphe du rosaire, si éclatant celui-là, que deux monuments liturgiques en ont consacré la mémoire : cette invocation ajoutée aux litanies de la sainte Vierge : *Secours des chrétiens, priez pour nous, Aurikium christianorum, ora pro nobis !* et la fête d'aujourd'hui, dite d'abord de Notre-Dame de la Victoire, dont les chants en portent l'écho jusqu'aux chrétiens des derniers âges de l'Eglise ! »

Après avoir rappelé, dans sa seconde partie, l'encyclique du 1er septembre 1883, par laquelle Sa Sainteté Léon XIII institue le nouveau mois du Rosaire, l'orateur poursuit ainsi :

« Vous avez alors entendu, Mes Frères, la grande voix du Pontife, planant au-dessus des bruits et des agitations du monde, pour aller solliciter la réponse de tous les cœurs croyants. Vous l'avez entendue maintes fois depuis, — aujourd'hui même encore — criant le même appel aux quatre coins de l'Eglise. Et l'Eglise des pasteurs a entendu l'appel du Pasteur suprême et l'a répété à l'Eglise des fidèles. Et l'Eglise des fidèles l'a compris et y a répondu, en se levant toute entière et en venant s'agenouiller, à rangs pressés, dans ses temples, le rosaire à la main. Et, depuis neuf ans, dans tous les diocèses de l'Eglise, et dans toutes les paroisses de tous les diocèses, les anges qui portent au Père céleste la prière de ses enfants de la terre, ont entendu, pendant les trente-et-un jours d'un second mois de Marie, comme un grand concert, une grande clameur de voix. Elle montait vers Jésus et Marie, douce comme un murmure et un soupir du soir, forte et majestueuse comme le bruit des grandes vagues qui se brisent sur la plage de la mer ou comme le souffle d'un vent puissant qui traverse une forêt profonde.

Ce concert est monté de vos maisons et de vos temples, ô chrétiens et congréganistes de Ville-Marie !

Eh bien ! qu'il résonne et monte encore vers Jésus et Marie, pendant ce nouveau mois d'octobre, pendant toute cette année et les années prochaines. Qu'il résonne et monte tous les jours de vos cœurs à vos lèvres, de vos lèvres au ciel, sans relâche, sans fatigue et sans désespérance ! Car les périls et les difficultés qui l'ont suscité, subsistent toujours, subsisteront longtemps encore. Car le monde, toujours en travail de bien et de mal, porte toujours en ses flancs un avenir incertain. Car le siècle qui s'approche, promet plus d'ombre que de lumière, inspire plus d'appréhension que d'espérance. Sera-t-il à Dieu, ce siècle, ou à Satan ? à la grâce, ou à la nature en pleine révolte ? à l'Eglise catholique ou à l'église maçonnique ?

Les vieilles nations, oubliées des origines de leur jeunesse et de leur virilité, reviendront-elles aux promesses et aux engagements de leur baptême ou mourront-elles de leur apostasie ? Les peuples nouveaux et les peuples futurs consoleront-ils l'Eglise des défections de leurs aînés ou bien s'achemineront-ils par les

mêmes égarements aux mêmes défaillances et aux mêmes décadences ? Notre propre pays poursuivra-t-il la voie de ses traditions et de ses destinées chrétiennes, ou s'engagera-t-il dans celles des innovations périlleuses, des aventures hasardeuses ? Autant de questions, Mes Frères, autant de mystères ! Dieu seul, sans doute, en garde la clef, dans le secret de sa prescience. Mais il vous invite vous-mêmes, dans la part grande et belle encore où il permet à la prière et à la liberté de l'homme de concourir à l'exécution de ses éternels desseins, il vous invite à contribuer au salut de la société chrétienne.

Chrétiens de Ville-Marie, serviteurs de la Vierge-Mère, soyez d'humbles priants, de profonds et solides chrétiens, et vous serez les remparts vivants de la cité de Dieu contre les assauts et les surprises du Mauvais et de ses suppôts !

Gardez donc pure et ferme en vos âmes la foi vive de vos jeunes ans. Qu'elle protège votre esprit des séductions du doute et de l'irrégion ; votre cœur, de l'attrait des voluptés mauvaises qui amollissent, de l'ambition et de l'amour du luxe qui éblouissent et égarent, de l'égoïsme et de la cupidité qui endurecissent et rétrécissent les âmes.

Epoux et pères chrétiens, défendez vos foyers contre l'invasion de l'esprit et des fausses maximes du monde, de ses divertissements lascifs, des lectures impies, immorales ou frivoles. Protégez vos fils contre l'ardeur et l'impétuosité de leur jeunesse, vos filles, contre les entraînements et les surprises de leur faiblesse.

Jeunes gens, soyez dociles et respectueux à vos parents, chastes et généreux dans vos affections, tempérants, pleins d'honneur et de loyauté en toute chose.

Chrétiens de Ville Marie, congréganistes de la sainte Vierge, dites tous les jours, humblement et pieusement, votre chapelet. Comptez à Marie, comme le Pape nous le demande, toutes vos espérances et toutes vos angoisses d'époux et de père, de chrétien et de citoyen ! Et un jour — je l'espère et je vous le souhaite — un jour, après avoir obtenu ici bas de la Mère du Christ toute grâce de voie pure et droite, de vérité lumineuse et vivifiante, vous recevrez là haut, de la Mère même du Christ, la satisfaction de votre surnaturelle espérance et le prix de votre persévérante vertu. Ainsi soit-il !

BELLE PAROLE D'UN SAVANT

Un jour, le célèbre Arago, expliquant au public du collège de France les grandes voies de la mécanique céleste, faisait admirer la régularité du mouvement des cioux et l'ordre qui préside à la marche des astres. S'interrompant tout à coup ; « La semaine prochaine, dit-il, nous aurons une éclipse de soleil visible à Paris. La lune se trouvera en jonction avec le soleil, et la lumière de cet astre roi sera interceptée pour la terre. A tel jour donc, messieurs, à telle heure, à telle minute, à telle seconde, trois grands astres répondront non pas à notre prédiction, mais à l'ordre de Dieu... *Il n'y a que les hommes qui soient récalcitrants.* »

A ce dernier mot, prononcé lentement d'une voix grave, un frisson courut dans l'assemblée entière. Le coup avait porté.

LA FETE DES MORTS

Jour de tristesse pour ceux qui restent ; mais cette tristesse — dans une âme chrétienne — n'est pas sans quelque douceur. C'est vers sa vraie patrie que le chrétien tourne ses regards en ce jour consacré au souvenir de ceux dont il est séparé, mais avec lesquels il se retrouve à l'heure marqué par Dieu.

Nous nous retrouverons !... Là est le côté consolant de notre sainte religion. Car de nous seuls dépend cette réunion. Dieu nous a donné pour gagner le ciel des grâces surabondantes et les mérites infinis de son Fils bien-aimé. Si nous savons profiter de ces grâces, si nous savons nous appliquer ces mérites, notre salut est assuré et dans la gloire du Très-Haut, ensemble, nous chanterons ses louanges.

Tel est le grand enseignement de cette fête des morts : espérance émue adressée à ceux qui nous ont précédés : ils prient pour nous, comme nous, ici-bas, nous prions pour eux. Sublime échange de pensées, harmonieux concert à l'honneur du Dieu de miséricorde.

Le culte des morts fut aux premiers temps de l'Eglise un des caractères distinctifs de la religion nouvelle. A Rome les chrétiens, après les sanglantes tragédies du cirque, venaient pieu-

sement enlever les restes des martyrs broyés par la dent des bêtes féroces, ou les chevalets des bourreaux, pour les déposer dans les catacombes, les entourer d'honneurs, et implorer leurs secours. Ah ! les catacombes, ce berceau de notre Eglise, combien elles devaient être belles à visiter à cette fête des morts ! Leur nuit sombre était éclairée par les lampes mortuaires brûlant devant chaque tombeau, fidèle image de la vie du chrétien et de sa condition terrestre.

« Deux choses, disait cette lampe, me composent ; la terre et le feu, et ces deux choses vous composent vous-mêmes : la terre, c'est votre corps, le feu, c'est votre âme. Comme moi vous devez briller et échauffer, et comme moi, vous consumer en brillant et en échauffant. Je suis l'emblème du chrétien comme le chrétien est l'image du divin Maître, véritable lampe où les splendeurs de la Divinité brillent sous l'enveloppe terrestre de l'humanité (1). »

C'est avec ces sentiments que nous devons rendre visite à nos chers défunts en ce jour consacré aux morts : pour eux c'est une fête pleine de consolations. Par nos prières, abrégeons leur temps d'épreuves ; par là nous mériterons de participer à la même gloire, au même bonheur : l'éternelle possession de Dieu.

HOMMAGES A CHRISTOPHE COLOMB

Nous avons mentionné dans notre dernier numéro les discours prononcés à Québec par M. le Juge Routhier et l'Honorable M. Chapais sur Christophe Colomb. Ce sont deux magnifiques morceaux d'éloquence animés du plus pur esprit catholique. Nous regrettons sincèrement, vu le cadre restreint de notre revue, de ne pouvoir les reproduire en entier. Nous en donnons au moins quelques fragments. Voici la péroraison du discours de M. le Juge Routhier :

Est-ce donc là la fin que le monde réserve à ses plus illustres enfants ? Hélas, Messieurs, il faut bien le reconnaître c'est ainsi que finissent les plus insignes bienfaiteurs de l'humanité, ceux qui la rachète ou qui la sauvent.

Ce n'est pas impunément qu'on devient le collaborateur de Dieu

(1) Mgr Gaume. *Les Trois Rome.*

dans le grand œuvre de la Rédemption. Tout sauveur est une victime, et tout apôtre est un martyr.

Mais leurs fins ne sont que des commencemens. Ces couchers de soleil du passé sont des aurores d'avenir ; et les brouillards du déclin ne sont qu'un contraste de plus avec les rayonnemens de l'aube.

Je vous ai montré Colomb obscurément inhumé dans les caveaux d'un monastère ; mais ce n'est pas la fin de son étonnante histoire, et le grand découvreur des mondes n'a pas fini de voyager.

Il y avait à peine sept ans qu'il dormait dans son couvent, lorsque le vieux roi de Castille s'avisa un jour de penser qu'il devait peut être un tombeau à celui qui lui avait donné un monde, et il ordonna la translation de ses cendres de Valladolid à Séville, où de pompeuses funérailles lui furent décernées.

Vingt trois ans s'écoulaient et une nouvelle agitation se fait autour de l'illustre mort. On le transporte à bord d'une caravelle, et il part pour ce nouveau monde qu'il a découvert et qu'il a tant désiré revoir. C'est dans la cathédrale de Saint-Domingue, ville qu'il a fondée, que sa dépouille mortelle reposera désormais.

Deux siècles et demi passent, et son sommeil est de nouveau interrompu. Saint-Domingue a été cédée à la France, et l'Espagne revendique son grand homme. Après de grandes solennités religieuses et militaires, il remonte sur un navire de l'Etat, appelé la *Découverte*, et il va demander asile à la Havane dans cette île de Cuba qu'il a proclamé « *la plus belle que les yeux de l'homme aient jamais vue !* »

Vivant, il avait fait quatre expéditions en Amérique pour y découvrir des terres nouvelles : mort, il fait quatre voyages à la recherche d'un tombeau définitif !

Mais est-il bien sûr, que ce tombeau soit pour jamais fermé sur le grand homme ?

Messieurs, si vous alliez aujourd'hui demander à le voir dans la cathédrale de la Havane, il me semble que le gardien pourrait bien vous répondre : celui que vous cherchez n'est plus ici ! Il a percé de sa tête la pierre de son tombeau, et il fait son ascension dans les sphères de la gloire humaine !

N'en voyez-vous pas, Messieurs, les étapes glorieuses ?

Il y a deux mois il était à Huelva, et des milliers de marins venus de toutes les parties du monde ont cru le voir à bord de sa caravelle ressuscitée, et l'ont acclamé !

Il y a quelques semaines il était à Gènes, et sa ville natale lui a donné des fêtes splendides.

Hier, il était à Rome, où l'illustre Léon XIII proclamait sa grandeur et recommandait à l'univers catholique de lui rendre toutes sortes d'honneurs.

Aujourd'hui, il est partout. Son esprit flotte dans cette salle même, et il me semble qu'il nous parle !

Demain, il sera à Chicago où la peinture, la sculpture, l'architecture, et tous les arts de toutes les nations éterniseront sa gloire !

Enfin, le jour vient, peut-être, où l'Eglise catholique, qui garde mieux que toute autre société le culte des vrais grands hommes, achèvera de lui payer la dette de reconnaissance du monde civilisé ! Le jour vient, peut être, où cette grande dispensatrice de la vraie gloire, la seule qui traverse les âges sans vieillir, dira au monde : *Sit divus !* Et, ouvrant les portes de son incomparable panthéon, elle le fera monter jusque sur les autels pour le couronner d'un nimbe d'or ! »

L'Honorable M. Chapais a montré en Christophe Colomb l'homme de génie, l'homme de foi et l'homme de caractère. Qu'on lise les pages suivantes :

Enfin il parvint à exposer ses vues au roi et à la reine illustres qui ont réuni dans une heureuse alliance les sceptres d'Aragon et de Castille, Ferdinand et Isabelle. Isabelle, cette grande âme, s'éprend de ce noble cœur et de cette vaste intelligence ; Ferdinand hésite et raisonne. Isabelle est l'enthousiasme, Ferdinand est le calcul. Isabelle est la foi généreuse, Ferdinand est le scepticisme prudent. Isabelle est le dévouement, Ferdinand est l'intérêt. La lutte entre ces deux natures, si dissemblables et si unies pourtant dans l'œuvre commune, commence à la cour d'Espagne, lutte dont un monde est l'enjeu. Cette lutte va durer sept longues années, pendant lesquelles le seul rayon qui illumine la carrière du grand homme est sa seconde union avec une noble espagnole. Hors cet éclair de bonheur, tout est pour lui déception et amertume. A Salamanque, la cité universitaire, le flambeau de l'Espagne, une commission se entifique condamne les idées de Colomb. On l'ajourne de délais en délais. On le traîne de Cordoue à Valladolid, de Valladolid à Malaga, de Malaga à Saragosse, de Saragosse à Séville. Les jours, les mois, les ans s'écoulent, et la conviction, qui le consume, demeure incomprise ou bafouée. L'Angleterre et la France, à qui dans l'interval, il a fait offrir son projet, semblent rester sourdes à son appel. Ses cheveux blanchissent, sa vie s'enfuit sans gloire, et cet homme qui porte en lui une pensée plus grande que le monde est condamné au martyre de l'impuissance et de la stérile inaction. Qui dira les tortures de l'aigle enchaîné ?

Enfin la conquête glorieuse de Grenade en 1492, incline les rois catholiques à écouter ce solliciteur qui leur offre un empire. On accepte ses conditions, on lui donne trois frères navires, mal équipés, et du petit port de Palos, le 3 août il cingle vers l'Inconnu, en jetant à ses marins ce commandement sublime : « Au nom de Jésus-Christ déployez les voiles » L'Europe lui donne pour dernier adieu les malédictions des mères et des épouses auxquelles un ordre royal arrache des êtres chers, pour les livrer en holocauste aux gouffres des eaux, afin de satisfaire la chimère ambitieuse d'un illuminé génois. Ses équipages, recrutés de force, frémissent de ressentiment et d'épouvante. Les lieutenants les plus dévoués doutent de lui, et n'attendent qu'une occasion pour lui désobéir. Il est seul, bien seul, avec sa pensée dévorante, au milieu de la haine et du doute, seul dans sa lutte avec la désespérante immensité, seul en face du mystère obsédant qui le tourmente, seul aux prises avec l'igme formidable du Sphinx océanique dont il sera la proie s'il ne trouve pas la solution qu'aucun mortel n'a devinée.

Les dernières îles occidentales sont disparues. Là-bas derrière la poupe des caravelles, l'Europe est de plus en plus lointaine. En avant c'est le hasard et la nuit. Et Colomb pousse ses petits navires vers le hasard et vers la nuit. Les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, un mois, deux mois s'écoulent. Et à chaque aube nouvelle les marins anxieux qui sondent l'horizon n'aperçoivent que l'implacable étendue. L'espace, toujours l'espace, toujours des flots après des flots ! L'Espagne, la douce Espagne, la terre sacrée de la patrie, les foyers, les berceaux et les tombes qu'on a laissés là-bas, sont-ils donc perdus sans retour ? On a déjà franchi sept cents lieues dans l'Occident vers un but insaisissable et fantastique. Jamais navigateurs de la vieille Europe ne se sont risqués au quart de cette distance. N'a-t-on pas tenté Dieu suffisamment en voulant déchirer les voiles que sa main puissante a jetés sur une partie de l'univers ? L'abattement, le désespoir, la terreur, la rage remuent tour à tour les âmes. Et Colomb est toujours là, debout sur le château d'avant de la *Santa Maria*, scrutant les profondeurs, l'âme et le regard perdus dans l'infini, calme, serain, inflexible comme un exécuteur des éternels décrets. On conspire contre ses jours, les clameurs furieuses montent autour de lui, la révolte éclate, on l'insulte, on le menace, mais le cœur du héros chrétien ne s'émeut pas. « La terre est là, dit-il : je le sens, je le crois, je le sais, je l'affirme, au nom de Dieu et de son Christ. Là est la terre des promesses prophétiques, là sont le triomphe de la croix et le salut de peuples innombrables, là sont l'avenir et l'immortalité. En avant, en avant encore, en avant toujours,

et trois soleils n'auront pas luisans que vous voyiez le monde inconnu. » Cette grandeur de caractère, cette affirmation souveraine courbent les plus rebelles, et la troisième aurore découvre aux regards éblouis les splendeurs des régions tropicales. L'Amérique est découverte, la croix est plantée sur cette terre d'idolâtrie, le monde est doublé, et le nom de Christophe Colomb devient l'un des grands noms de l'humanité.

Son retour en Espagne fut une apothéose. Il revenait Grand Amiral de l'Océan et Vice-Roi des Indes. Et par dessus tous ces titres fastueux, l'admiration publique lui en décernait un autre plus glorieux encore : celui de Révéléateur du Globe. Les peuples se pressaient sur son passage, les Rois l'accueillaient en roi. Jamais triomphateur ne reçut tant de couronnes, et n'entendit tant d'acclamations.

Mais il manquait quelque chose à sa gloire. Il fallait à sa vie cette auréole suprême qui décore toutes les grandes vies : l'auréole de la persécution et de l'ingratitude. Elle vint se poser sur son front dès le lendemain de ses triomphes... L'envie, la calomnie, la haine grandirent à l'ombre des prodiges accomplis par son génie et versèrent leurs poisons sur ses années déclinantes. Trois expéditions nouvelles, tentées par lui pour la grandeur de l'Espagne et la gloire de Dieu, furent traversées par une effroyable série d'épreuves et de désastres. Mauvais vouloir et injustices révoltantes du gouvernement espagnol, trahison de gens qu'il avait couverts de ses bienfaits, révoltes des aventuriers avides à qui il avait ouvert les trésors du Nouveau-Monde, conspirations contre sa vie, il épuisa la coupe de toutes les amertumes et de toutes les douleurs. Et l'Espagne vit un jour revenir le Découvreur du nouvel hémisphère, le Révéléateur du Globe, chargé de chaînes comme un forçat. Ces chaînes odieuses tombèrent devant l'indignation du peuple et la justice tardive de la royauté. Mais le grand homme était blessé à mort. Plus héroïque encore dans l'adversité que dans le succès, il fit face à l'ingratitude, à la persécution et à l'outrage avec une élévation d'âme et une noblesse surhumaines. Pendant que son œuvre, la plus prodigieuse des temps anciens et des temps modernes, se développait, enfantait des résultats immenses, changeait le cours de l'histoire, transformait le commerce, élargissait les horizons de l'économie politique, ouvrait des champs infinis à l'apostolat, en un mot rayonnait sur le monde ébloui avec un éclat toujours plus lumineux, le héros descendait lentement dans l'oubli, dans l'obscurité, dans l'abandon, dans le dénuement, avec la majesté et la surnaturelle résignation d'un martyr. Et quatorze ans après son immortelle découverte, en 1506, il mourut à Valladolid dans une pauvre chambre d'hôtellerie, les yeux fixés sur les

fers dont on avait un jour chargé ses bras, sans que la faveur des rois ou la gratitude des peuples vint faire briller d'un dernier reflet le couchant de cet astro éteint.

Telle fut l'extraordinaire carrière de cet homme prodigieux, de ce héros, de cet apôtre, de ce martyr. Grand par le génie, grand par la foi, grand par le caractère, il s'est couché dans les ténèbres d'une mort obscure, pour renaître dans les splendeurs d'une résurrection incomparable. Peu-à-peu l'ombre s'est écartée de cette tombe auguste. Peu-à-peu la figure du héros en est sortie pour reprendre sa place à l'horizon de l'histoire. Cette figure a grandi, à mesure que grandissaient les merveilles issues de sa conception immortelle. Elle s'est levée sur notre siècle, comme un soleil qui reparait après une longue suite de sombres jours, et aujourd'hui elle remplit le monde de sa lumière resp'endissante et victorieuse.

LE T. R. P. FABRE

Supérieur général de la Compagnie des Oblats de Marie Immaculée

Le supérieur général des Oblats, le T. R. P. Fabre vient de mourir à Paris. C'est un deuil bien cruel pour cette Congrégation. Notre pays y prendra une large part, car il n'oublie point les immenses services rendus par ces excellents pères dans le Canada tout entier. Il leur a prouvé sa reconnaissance l'année dernière dans les fêtes vraiment touchantes qui furent célébrées à Montréal à l'occasion du cinquantenaire de l'arrivée des premiers Oblats en cette ville. Ces sentiments de reconnaissance s'adressaient au supérieur général qui avait à maintes reprises manifesté quel intérêt il portait aux missions du Canada et par le choix et par le nombre des sujets envoyés ici.

Le T.R.P. Fabre succéda, en 1861, au fondateur des Oblats, M^r de Mazenod. Il avait hérité de la charité et du zèle évangélique de son vénéré prédécesseur. Depuis lors, il a rempli les lourdes fonctions de supérieur général, veillant à tout, et exerçant par ses conseils et l'exemple de ses vertus, la plus heureuse influence pour la propagation de notre sainte religion, dans les contrées les plus lointaines.

On sait quel a été le succès des missions des Pères Oblats dans le Nord-Ouest, évangélisé par le digne et pieux archevêque de St-Boniface et ses dévoués collaborateurs.

La *Semaine Religieuse* qui s'était associée à leur joie, au milieu des fêtes du cinquantenaire, s'associe aujourd'hui à leur douleur.

BIBLIOGRAPHIE

A l'Œuvre et à l'Épreuve.

Nous lisons dans les *Etudes Religieuses* des Pères Jésuites l'appréciation suivante de cet ouvrage dont nous avons parlé lors de son apparition. C'est un beau témoignage rendu par un critique compétent à la littérature canadienne.

A l'œuvre et à l'épreuve, par Laure Conan : ce roman historique rappelle un des épisodes les plus touchants de la fondation de la Nouvelle France, l'établissement des Jésuites parmi les sauvages de l'Amérique du Nord. Il fallait, pour ajouter plus de charme à ces récits, les grouper autour d'un héros principal ; c'est ce qu'a fait l'auteur en racontant la vie du P. Garnier, type parfait des apôtres de cette époque.

Jeune homme distingué dans le monde, à la veille de contracter une alliance honorable, Charles Garnier, après bien des lutes entre les deux amours qui sollicitaient son cœur, s'était enfui au noviciat des Jésuites. Dès lors commencent avec celle qui avait été sa fiancée ces relations toutes saintes et surnaturelles qu'il conservera jusque dans les missions du Canada et même chez les Hurons, où il obtient bientôt d'être envoyé. C'est de là qu'il écrit à celle qu'il n'appelle plus que « sa sœur » ces pages admirables qui nous révèlent le patriotisme ardent, le zèle infatigable, les travaux surhumains, comme aussi les mois sanglants mais glorieux des intrépides missionnaires. Lui-même obtient enfin, sous la hache des Iroquois, le martyre, objet de tous ses vœux.

Ce livre, tout empreint du plus pur christianisme, nous paraît mériter de sincères éloges et atteindre pleinement le but tout apostolique qui l'a inspiré. L'intérêt se soutient durant tout le récit, les faits tirés en grande partie des *Relations des missionnaires du Canada* sont habilement choisis et se groupent parfaitement autour du héros. Le style est imagé, vif et élégant, sans affectation. C'est aux jeunes gens surtout que la lecture de cet ouvrage peut être très utile. Ils y trouveront sur un fond historique très exact, des détails propres à satisfaire leur imagination et les plus nobles aspirations de leur cœur.

CHRONIQUE

* * Monseigneur l'archevêque de Montréal est de retour en notre ville de son voyage dans les principaux centres canadiens des États-Unis. Partout Sa Grandeur a été l'objet des plus sympathiques démonstrations.

* * Lundi dernier avait lieu au pensionnat Mont St-Louis les funérailles de l'assistant directeur de ce collège, le frère Maurice né Alexandre Inceney.

C'était un excellent professeur qui avait laissé à Québec les meilleurs souvenirs. Depuis vingt mois qu'il était au Mont St-Louis, il avait promptement su se concilier l'affection des élèves et la confiance des parents. Il en était digne à tous égards.

* * Les *Annales Térésiennes* commencent leur septième année. Nous leur réitérons nos vœux de succès. Le dernier numéro contient un bel article de M. l'abbé Rouleau sur Mgr Labelle. M. l'abbé Nantel, supérieur du séminaire montréalais, dans les termes suivants, l'utilité de cette publication.

« Nous croyons aussi faire une œuvre utile. En face des attaques d'une certaine presse, il devient nécessaire de faire mieux connaître nos collègues. Les *Annales* s'y emploient pour leur part. Si modeste que soit leur tâche, elles se flattent de la remplir et de laisser au moins cette impression à nos lecteurs : que l'atmosphère religieuse où s'élevèrent nos jeunes gens ne manque ni d'air, ni de lumière, ni de chaleur ; que la piété n'étiole pas plus les intelligences que la discipline ne déforme les volontés ; que l'habit et le caractère ecclésiastiques n'étouffent pas la science et ne tarissent pas la source du dévouement ; que nos éducateurs, pour être prêtre, ne s'isolent pas de la société où ils vivent, qu'ils n'en méconnaissent point les intérêts, et que tout conservateurs qu'ils sont des saines traditions classiques, ils savent encore tenir compte des besoins nouveaux et faire la part légitime du progrès.

* * Léon XIII vient de décider la création, en Belgique, d'un *Séminaire national*, où viendront de chacun des six diocèses de Belgique, quelques jeunes gens de choix, pour suivre les cours de science et de philosophie de l'université catholique de Louvain.

* * Le P. Marcellino de Civezza, du Vatican, a découvert un document établissant qu'un frère franciscain de Lodi accompagnait Christophe Colomb dans son voyage de découverte de l'Amérique.

* * S. S. Léon XIII vient d'ajouter une sorte de post-scriptum à son éloquente Encyclique sur Christophe Colomb, en chargeant M. le vicomte de Poli de porter à M. le comte de Roselly de Lorgues, le brevet et les insignes de grand-croix de Saint-Grégoire. En recevant cet honneur insigne et tout spontané, le vénérable historien de Christophe Colomb qui porte avec vigueur ses quatre-vingt-huit années, a dit, avec des larmes dans les yeux. « Je dois à Léon XIII la plus grande joie de ma vie, et probablement la dernière ! »

* * Les Trappistes des deux Observances, réunis à Rome en Chapitre général au Séminaire français, ont accompli la fusion des deux Observances qui se partageaient les Trappes de France et de Belgique.

Depuis plusieurs années, la fusion était désirée, elle avait été décidée en principe, le Pape la bénissait, et le Chapitre vient de créer, à Rome, pour général commun des deux armées de la pénitence, Dom Sébastien, supérieur de Sept-Fonts.

Dom Sébastien, dans le monde M. Wyart, était parti comme zouave pontifical en 1860. En 1867, il fut nommé capitaine à Mentana et décoré. Il fit la campagne de 1870-1871 et entra ensuite à la Trappe de Mont-des-Cats, de l'Observance des Sept-Fonts.

Le Chapitre de Sept-Fonts l'envoya comme procureur général à Rome qu'il connaissait si bien, et où son Observance établissait une maison aux catacombes de Sainte-Calixte, tandis que l'ancienne Observance en avait fondé précédemment une aux Trois-Fontaines.

Dès ce moment, dom Sébastien et plusieurs abbés pensèrent à l'heureuse fusion qui vient d'être réalisée aujourd'hui.

Une des principales œuvres de dom Sébastien, comme supérieur de Sept-Fonts, a été la création de la maison d'Amoas, à El-Athroun, entre Jaffa et Jérusalem.

* * Le T. R. P. dom Anselme-Marie Bruniaux, Supérieur général des Chartreux, est mort le vendredi 7 octobre, à l'âge de soixante-dix ans. Originaire de la province ecclésiastique de Cambrai, le R. dom Anselme-Marie avait été prieur de Valbonne (Gard) et était supérieur général de l'Ordre depuis 1879. — Ses obsèques ont eu lieu le 9. Mgr de Grenoble y assistait et a prononcé l'oraison funèbre.

* * Le miracle de saint Janvier s'est accompli le 19, à Naples, comme chaque année à la même date. La liquéfaction miraculeuse du sang de saint Janvier s'est opérée après cinquante minutes de prières et en présence d'une foule énorme.

AUX PRIERES

Erère Maurice, collègue du Mont St-Louis.

Sr M. Eva Florida Brandon de St-Léon, des Srs de la C. de N. D.

VIN DE MESSE

Fabriqué par les RR. PP. Trappistes d'Oka.

Les RR. PP. Trappistes d'Oka ont déposé chez

M. ALBERT GAUTHIER, 1677 rue Notre-Dame,

leur vin de messe. M. Gauthier en est le seul dépositaire.

ARNOU & LAPENLE, Imprimeurs, 191 et 193, rue St-Urbain, Montréal.